

De la foule aux masses : Philippe Soupault, grand-reporter dans l'Allemagne des années 30

Myriam Mallart Brussosa¹

Recibido: 18/07/2022 / Aceptado: 02/03/2023

Résumé. Philippe Soupault, après son expulsion du surréalisme, se consacra au journalisme pour gagner sa vie. De 1932 à 1936, il se rendit régulièrement en Allemagne pour rendre compte des événements qui secouaient le pays voisin, comme reporter envoyé spécial de journaux comme *Vu* et surtout *Excelsior*. Dans une indifférence générale, le poète devint un spectateur lucide de la montée du nazisme. Même si les questions politiques sont abordées, ce sont davantage les anonymes qui intéressèrent le poète. Afin de mesurer l'étendue du désespoir des Allemands et en quête du moindre signe de révolte, il observa la foule, interrogea étudiants, bourgeois, paysans, intellectuels et chômeurs. Au fil de ses articles et de la pression grandissante sur les journalistes étrangers, les dialogues disparurent de ses écrits : la foule prit peu à peu l'aspect de masse, symptôme d'une fracture entre le poète et le peuple allemand.

Mots clés : Soupault ; journalisme ; Allemagne ; foule ; années 1930.

[es] De la multitud a las masas: Philippe Soupault, gran reportero en Alemania en los años 1930

Resumen. Philippe Soupault, tras su expulsión del surrealismo, se dedicó al periodismo para ganarse la vida. De 1932 a 1936 viajó regularmente a Alemania para informar sobre los acontecimientos en el país vecino, como reportero y enviado especial para periódicos como *Vu* y especialmente *Excelsior*. En una indiferencia general, el poeta se convirtió en un lúcido espectador del ascenso del nazismo. Aunque abordara cuestiones políticas, lo que más le interesó al poeta fueron los anónimos. Para medir el alcance de la desesperación de los alemanes y en busca del más mínimo signo de revuelta, observó a la multitud, cuestionó a estudiantes, burgueses, campesinos, intelectuales, desempleados. A lo largo de sus artículos y con la creciente presión sobre los periodistas extranjeros, los diálogos desaparecieron de sus escritos: la multitud gradualmente tomó la apariencia de masa, síntoma de una ruptura entre el poeta y el pueblo alemán.

Palabras clave: Soupault; periodismo; Alemania; multitud; años 1930.

[en] From the Crowd to the Masses: Philippe Soupault, Great Reporter of Germany in the 1930s

Abstract. Following his expulsion from the Surrealist movement, Philippe Soupault turned to journalism to earn a living. Between 1932 and 1936 he regularly traveled to Germany to report on the events in the neighboring country, both as a reporter and special envoy for newspapers such as *Vu* and especially *Excelsior*. Amidst a widespread indifference, the poet became a lucid observer of the rise of Nazism. Although he addressed political issues, it was anonymous people who most interested him. In order to gauge the extent of desperation among the Germans and look out for the slightest sign of revolt, he observed the crowds, questioned students, the bourgeoisie, peasants, intellectuals, and the unemployed alike. Following the increasing pressure on foreign journalists, dialogues disappeared from his writings: the crowd gradually took on the appearance of mass, a symptom of the rupture between the poet and the German people.

Keywords: Soupault; journalism; Germany; crowd; 1930s.

Cómo citar: Mallart Brussosa, M. (2023). « De la foule aux masses : Philippe Soupault, grand-reporter dans l'Allemagne des années 30 ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*. Vol. 38, Núm. 1 : 29-36. <https://dx.doi.org/10.5209/thel.83083>

¹ Universitat de Barcelona, GRC Creació i pensament de les dones (2021 SGR 01097).
mmallart@ub.edu

Philippe Soupault, flâneur des dernières nuits parisiennes, instigateur de l'aventure de l'écriture automatique – véritable bombe dans le monde de la *lit et rature* –, tenait à son surnom Philippe Dada. Mais d'aventure en aventure, il devint « grand reporter » comme on disait à l'époque » (Soupault, 1997 : 116) et vint remplir les files de nombreux auteurs qui s'y essayèrent – « de Colette à Kessel, de Saint-Exupéry à Simenon » – et dont les contributions journalistiques sont parfois tombées dans l'oubli (Boucharenc, 2004 : 110). Celui qui épousa dans ses romans « la dynamique, phénoménologique, de l'enquête », pour reprendre les mots de Myriam Boucharenc (2004 : 170), élaborait ses reportages en se mêlant à la foule, en initiant des conversations de café, en fréquentant les meetings nazis. Le poète, amant des voyages, ne cacha jamais les motivations qui le menèrent sur les chemins de la presse : « Le moyen de voyager quand on n'a pas d'argent, confessa-t-il en 1988, c'est le journalisme » (Mousli, 2010 : 271). Il prit, cependant, très au sérieux son métier de reporter, désireux d'être le plus « clairvoyant, impartial, libre et dynamique » possible (Soupault, 1997 : 118).

La reconnaissance et la gloire ne furent jamais des priorités pour Soupault. Son œuvre est marquée par l'oubli, comme le titre de ses *Mémoires* en témoigne. Certes, son nom est resté lié à celui de Breton pour l'écriture des *Champs magnétiques* et son œuvre connut un regain éditorial dans les années 1990-2000, mais nombreux de ses textes n'ont pas été réédités pour diverses raisons. Toutefois, les articles qu'il écrivit pour l'Allemagne de 1932 à 1936, reçurent une certaine attention de la part de l'auteur qui accepta d'en republier certains à deux occasions : dans le livre *Qui êtes-vous ?* de Bernard Morlino et dans ses propres *Mémoires de l'oubli. 1927-1933*, en annexe². Même s'il ne s'agit que d'un échantillon, leur inclusion dans des livres (auto)biographiques révèle l'attachement du poète à son travail de journaliste et plus particulièrement à ses articles pour l'Allemagne³.

« Ah! Vivre! Voir : savoir voir et faire voir. Le reporter regarde pour le monde : il est la lorgnette du monde », déclamaient *Le Matin* le 1^{er} février 1901 (Martin, 2007 : 122). Semblable fut la mission qu'entreprit le poète lors de ses enquêtes allemandes commandées par l'hebdomadaire *Vu* (1932) d'abord, puis par le quotidien *Excelsior* (1933-1936) et d'autres collaborations comme pour le *Journal de Rouen* (juillet 1934). Les plus de cinquante articles qu'il rédigea, témoignent qu'il voyait et savait voir, se convertissant en spectateur clairvoyant de la montée du nazisme. C'est cette lucidité du poète-journaliste que cet article se propose d'interroger en suivant de près ses enquêtes et ses voyages en Allemagne. Pour cela, il semble nécessaire, dans un premier temps, de recontextualiser ses travaux dans une perspective historique et sociologique, grâce aux études qui ont été menées à posteriori sur la presse des années 30 et sur l'opinion publique, en France et en Europe, des travaux qui permettent de mieux percevoir à quel point l'aveuglement des contemporains de Soupault était à l'ordre du jour. Dans un deuxième temps, cet article analysera comment l'ignorance initiale du reporter laissa peu à peu place à un jugement critique de la situation en Allemagne grâce à une approche journalistique particulière. En effet, même si les questions politiques, comme le problème sarrois, l'exécution des chefs d'Adolf Hitler (1934), le voyage des ministres anglais pour négocier avec le Führer (1935) sont des sujets abordés dans ses articles, ce sont davantage les anonymes qui intéressèrent le poète. Celui qui, à l'instar de Baudelaire aimait se mêler à la foule⁴, voulut donner à voir à ses lecteurs le regard de ces invisibles et faire entendre leur voix afin d'alerter ses concitoyens de la situation inquiétante qui se jouait de l'autre côté du Rhin. Finalement, nous verrons comment la lucidité de l'auteur le mena, au fil des événements, à modifier son rapport à l'autre : le foule se transformant alors en une masse, silencieuse, soumise et hypnotisée avec laquelle il lui devint difficile de sympathiser. Dans une perspective intertextuelle, différents textes autobiographiques de Soupault serviront d'appui, pour mieux percevoir comment parvenir à faire voir les invisibles aux aveuglés, s'avéra une tâche ardue.

En avril 1932, lors de ses premiers reportages pour *Vu*, Philippe ne reconnut plus le monde qu'il avait découvert avec étonnement, 20 ans auparavant, à l'aube de ses 15 ans : un pays « doux comme une chevelure et sonore comme un orgue » (Soupault, 1986 : 53). L'Allemagne ne ressemblait guère non plus à celle qu'il avait retrouvée adulte, en 1923, pour mener à bien une enquête sur la vie intellectuelle allemande et qu'il perçut comme « un pays pionnier en matière de modernité sociale et économique » (Collomb, 1996 : 174). En 1932, le krach boursier de 1929 faisait des ravages, le Traité de Versailles était sur toutes les bouches. Déconcerté par son ignorance de la réalité du pays voisin – par son aveuglement et celui de la presse française –, il s'engagea comme reporter pour l'*Excelsior* et partit en quête de réponses et à la recherche de « [sa] lucidité » (Soupault, 1997 : 123).

L'aveuglement mondial, au lendemain de la Deuxième Guerre, a fait l'objet de nombreux débats et travaux de recherches autant pour en comprendre les causes et les motivations que pour en questionner l'acuité. Les sphères politiques et diplomatiques ont été mises en examen ; l'opinion publique qui découvrit, horrifiée, l'existence des camps de la mort, a été auscultée. Hörling et Schor, respectivement en 1975 et 1985, ont étudié la question de l'opinion publique française sur les Allemands pendant l'entre-deux guerres. Les deux ont eu recours aux médias de

² Dans *Philippe Soupault, qui êtes-vous* de Bernard Morlino (1987), on trouve trois textes publiés dans *Vu* en 1932 et 11 articles d'*Excelsior*, sorte d'échantillon des différents reportages de Soupault en Allemagne (couvrant les années 1932 à 1936) que viennent compléter des articles publiés sur les Etats-Unis entre 1931 et 1935. Dans ses *Mémoires de l'oubli* (1997), il accepta d'ajouter en annexe un choix de cinq articles d'*Excelsior* (dont 3 repris par Morlino) et trois articles du *Journal de Rouen* et un de *Vu*.

³ Actuellement, il est possible de consulter l'intégralité des articles publiés dans *Excelsior* sur le site de la Bibliothèque nationale de France (<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb32771891w/date> [Dernier accès le 15 avril 2023]), et ceux du *Journal de Rouen* sur le site des Archives départementales de Seine-Maritime (<https://www.archivesdepartementales76.net/archive/resultats/journalderouen/n:114?type=journalderouen> [Dernier accès le 15 avril 2023]). Dans son article « Soupault à Excelsior : du roman au reportage », Myriam Boucharenc offre une liste non exhaustive des différents reportages publiés dans *Excelsior* (2005 : 180-181).

⁴ Chapitre III, « L'Artiste, homme du monde, homme des foules et enfant » dans *Le Peintre de la vie moderne* (Baudelaire, 2010).

l'époque pour sonder le regard que les Français portaient à leurs ennemis héréditaires. Thermomètre qui permet de capter la température ambiante, la presse interroge aussi Schneidermann dans *Berlin, 1933 – La presse internationale face à Hitler*; une température qui se prend en tenant compte des partis pris, des affinités politiques. La presse, qui influence à la fois qu'elle représente l'opinion publique, qui en est la source autant qu'elle s'en abreuve, joua un rôle capital pendant l'entre-deux guerres. Elle fut incapable, à quelques exceptions près, d'offrir autre chose que des regards détournés, déformés ou voilés. Selon Hörling dans *L'Opinion française face à l'avènement d'Hitler au pouvoir*, les Français de 1930 à 1935, savaient à peine ce qu'était le national-socialisme (1976 : 587). Se rappelant la réception de ses premiers reportages à Berlin, Soupault est catégorique : « On ne pouvait mesurer la profondeur de l'abîme qui séparait Paris du reste du monde. C'est alors que pour eux, tous mes compatriotes, on aurait pu dire : 'Hitler connais pas'. [...] Je pensais qu'ils étaient aveugles et sourds » (Soupault, 1997 : 116-117). Fortement divisée, l'opinion publique des années 30, fut à la fois témoin, victime et complice.

Bien sûr, l'intérêt pour l'Allemagne irait crescendo, au rythme des divers mouvements du parti national-socialiste. L'incendie du Reichstag comme la Nuit des longs couteaux firent la une de nombreux journaux. La France se sentait à nouveau menacée, quoiqu'elle préférât fermer les yeux et ne garder en mémoire que des images stéréotypées de l'habitant d'Outre-Rhin, souvent imprégnées d'hostilité. Le reporter lui-même, malgré l'attention qu'il portait à ses voisins, n'hésita pas à écrire que les Allemands avaient « tendance à se croire trop aisément les maîtres du monde » (*Excelsior* : 26/06/1934)⁵, reprenant une des représentations existantes. La banalisation de l'image des Allemands, en êtres brutaux et frustes, à « la volonté de puissance et l'orgueil démesuré », n'empêchait pas l'Allemagne de rester « toujours l'Allemagne éternelle et menaçante » (Hörling, 1976 : 711-712). Les événements qui secouaient le pays voisin depuis la montée d'Hitler au pouvoir semblaient bien illustrer « la mentalité animale d'un peuple considéré comme barbare » (Schor, 1985 : 93). Ancrée dans ces images du passé, la population française restait indifférente au devenir des Allemands : l'image toute faite fit office d'écran. « N'est pas visible ce qui n'est pas digne d'être remarqué, ou du moins ce qui est trop trivial pour être mentionné » rappelle Tardy (2007 : 20-21). Les ombres chinoises à l'autre côté du Rhin se voilèrent d'autant plus que le pays s'engouffrait dans un univers en vase clos. Le poète en témoigna surtout dans ces derniers reportages en 1936. Mais, déjà le 26 juin 1934 il notait que « les Allemands en général : du port de Hambourg aux montagnes bavaroises », se sentaient « isolés du reste du monde » (*Excelsior* : 26/06/1934). Dans les années 20, il avait aussi remarqué que les étudiants d'universités où il était invité à parler de Baudelaire, Lautréamont et Rimbaud, l'écoutaient avec l'attention polie qu'ils se croyaient obligés « d'affecter en face d'un Français, le représentant des 'vainqueurs', mais ils ne cherchaient pas à établir le contact » (Soupault, 1997 : 100). Les Français étaient les vainqueurs de la Grande Guerre, comme on ne cessait de le signifier aux Allemands, et si les habitants de l'Hexagone détournèrent leurs regards ce ne fut que pour montrer « leur supériorité sociale en ne percevant pas ceux qu'ils dominaient » (Honneth, 2004 : 138).

Soupault, lui, s'éloigna des partis pris et se transforma « en redoutable périscope » comme le nomme Morlino qui décrit le journaliste-poète comme « plus efficace qu'une caméra ou qu'un magnétophone car il se faufile dans l'inconscient de l'Allemagne nazie » (1987 : 192). Pour voir ce que les Français se refusaient à regarder, il ne put que se défaire des préjugés qui collaient au peuple allemand : il traversa la frontière franco-allemande en laissant derrière lui cet écran qui brouillait la visibilité, afin de rencontrer l'autre, son semblable. Ainsi, déclara-t-il en octobre 1933, dans son premier article pour *Excelsior* :

J'ai hâte de retrouver la foule berlinoise, de me mêler à ce peuple auquel le chancelier Hitler ne cesse de s'adresser et dont il ne veut être que le porte-parole et l'émissaire. C'est dans la rue que je vais tâcher de découvrir le visage de la multitude, de prendre sa température (*Excelsior* : 17/10/1933).

C'est sans remords qu'au lendemain de son arrivée à Berlin, il abandonna la « zone de luxe pour étrangers, porteurs de devises » où le journal avait installé le quartier général de l'équipe, pour partir à la rencontre de « ceux qui étaient vraiment misérables. Ils étaient nombreux » (Soupault, 1997 : 105). Rattrapé par les événements qui frappaient le pays voisin, il laissa de côté les aspects qui jusqu'alors avaient porté son intérêt pour l'Allemagne : le monde culturel et intellectuel qui dans les années 20 se montrait foisonnant. Maintenant des contacts avec des artistes et des intellectuels allemands grâce à sa participation à *La Revue européenne*, Soupault s'était jusqu'alors posé en « intermédiaire culturel » entre les deux rives du Rhin. Ses comptes-rendus de films et de livres allemands alternaient avec la publication d'auteurs peu connus en France, pour la « Collection européenne » dont il était le directeur (Collomb, 1996 : 176-177).

Toutefois, dans ses articles pour *Excelsior*, les films expérimentaux firent place à ceux de la propagande nazie. Les conversations avec intellectuels et artistes se teintèrent, au mieux, de pessimisme ; au pire, d'enthousiasme pour le nouveau parti : on n'y parlait plus révolution ni poésie. Derrières les ombres chinoises se cachait un désarroi que la presse française préféra elle aussi ne pas voir. Coincés derrière des images d'Épinal, de nombreux journaux remplacèrent celle de l'Allemagne romantique par celle d'une nation « amoralisée et pervertie » : Berlin s'érigéait une ville débauchée, antre des cabarets et de la prostitution (Hörling, 1976 : 586-587). Ce monde, le poète ne s'y réfère pas, les mœurs des Allemands n'étaient pas ses affaires, mais oui leur état d'âme. Toutefois, il s'agissait aussi pour lui de ne pas donner raison aux journalistes « mal informés et revanchards » qui ne voulaient pas et ne pouvaient pas [le] renseigner » (Soupault, 1997 : 103) et qui contribuaient pour la plupart à ce qu'il nomma un « aveuglement à la

⁵ Pour les articles cités qu'il est possible de consulter en ligne, nous indiquerons le nom du journal et la date de publication.

Poincaré » et dont Schneidermann situe l'origine dès 1933, alors que Soupault se lançait dans ses reportages pour *Excelsior* :

C'est parce qu'ils auront si peu vu, si peu dit, parce que leurs journaux auront si peu conservé du peu qu'ils ont vu, que toute la planète, découvrant les photos des charniers de 1945, pourra s'exclamer en détournant les yeux : « On ne pouvait pas savoir ». Car c'est durant les premiers mois peut-être même les premières semaines de 1933 que toute la presse occidentale construit cette forteresse d'aveuglement volontaire, dont elle ne s'est ensuite jamais délivrée (Schneidermann, 2018 : 117).

Ainsi, la France hantée par la peur du communisme, tout comme l'Allemagne, ne parvint-elle pas à discerner le danger : sa vision en fut d'autant plus brouillée. « N'importe qui plutôt que le communisme ! Plutôt Hitler et le national-socialisme. Même les généraux préféraient 'le caporal autrichien' et son armée de chômeurs aux chômeurs communistes » s'indignait-il encore dans ses *Mémoires de l'oubli* (1997 : 124). Certains journaux antifascistes, comme *L'Humanité*, dénoncèrent l'avènement au pouvoir d'Hitler et son élimination de l'opposition communiste. Mais leurs propos bellicistes se heurtèrent aux discours plus pacifiques de ceux qui voulaient à tout prix éviter la guerre, au détriment de ne pas regarder de plus près ce qui se passait de l'autre côté du Rhin. Ce que Jean-Pierre Alaux écrit de l'immigration actuelle dans « Visibilité/Invisibilité : quels enjeux ? », peut s'appliquer au contexte des années 30 en France pendant lesquelles « l'assignation à l'invisibilité s'apparente, sinon à un programme politique, du moins à un objectif politique [...]. Il s'agit là d'une invisibilité subie et même contrainte » (Alaux, 2013 : 119). Face à ce sentiment d'indifférence et d'abandon, les invisibles du Troisième Reich, qu'on ne voulut ni voir ni entendre, crurent que le reste du monde les détestait, comme l'expliqua le reporter-poète en juin 1934 dans son article « Isolement, méfiance et apathie du Reich ». Et comme le rappelle Honneth : « négliger ou ignorer est une façon d'humilier » (2004 : 140). Le désarroi des Allemands fortement touchés par le chômage redoubla d'intensité face à la cécité générale. Lorsque Hitler s'adressa à lui, le peuple allemand eut la sensation d'être vu.

Dans l'Allemagne qu'il fréquenta, le poète croisa aussi certains chercheurs d'invisibilité, fruit d'un calcul tactique dans un contexte de domination. Dès 1933, il rencontra des « informateurs » terrassés, comme cet homme qui avait joué un grand rôle avant l'avènement d'Hitler et qui fut « obligé, ou se [crut] obligé, à prendre d'innombrables précautions pour se faire oublier » (*Excelsior* : 21/10/1933). « X...ne prononce jamais le nom d'Hitler », précisait alors le poète. Plus l'intimidation du national-socialisme se mettait en place, moins les langues se dénouaient facilement ; les écrivains qui dans les années 20 pouvaient prendre leur plume pour dénoncer le pouvoir, choisissaient de se taire. Soupault fut de plus en plus sensible aux risques encourus par ses interlocuteurs lors de leurs conversations : « Mais je comprends ce que parler veut dire, et il ne faut pas oublier que les oreilles nazies sont aux écoutes partout » (*Excelsior* : 19/06/1934). Une fois les voix intérieures dissonantes tuées, les regards internationaux se tournèrent vers l'image de ces masses grandissantes et aveuglées de promesses. Cette foule militarisée en inquiétait certains mais en enthousiasmait d'autres. Pendant la période où il fut grand-reporter pour *Excelsior*, peu avaient vraiment perçu le danger qui pesait sur le peuple allemand : « Nous étions aveugles et sourds comme tous nos compatriotes. Nous n'avions même pas conscience de notre aveuglement et de notre surdité » (Soupault, 1997 : 99). Toutefois, selon le journaliste, cette attitude n'eut rien d'ingénue, car ce fut « Non sans sadisme » que « les 'vainqueurs' assistaient à la décomposition d'un grand pays et d'un peuple qui pendant quatre ans avait fait trembler l'Europe » (1997 : 102). Entre les siens, le poète se sentit vraiment seul en cette « époque des malentendus » (1997 : 116). Il tenta pourtant de les alerter. Dès 1934, quatre jours après les mesures du gouvernement du Troisième Reich contre la presse étrangère – une des conséquences de la Nuit des longs couteaux –, il mettait en garde ses lecteurs et lectrices : « Que nous le voulions ou non, nous n'avons plus le choix et nous avons encore moins le droit de nous désintéresser du sort des Allemands » (*Europe*, n°139, 15/07/1934). On le voit, c'est bien des individus dont se souciait Soupault.

Se mêler à la foule, tel fut le désir du poète-voyageur lorsqu'il accepta les différents reportages en Allemagne : « Je voulais surtout rencontrer des hommes et des femmes, et pas des politiciens » (Soupault, 1997 : 111). À l'époque, la foule faisait partie intégrante des villes – ces « maîtresses des poètes de maintenant » (Soupault, 1973 : 33), si chères au surréaliste qu'il ne cessa d'être, malgré son expulsion du mouvement en 1926. Il ne lésina pas sur les moyens et traversa l'Allemagne, pour se rendre là où les événements l'appelaient – de Munich à Berlin, de Hambourg à Cologne, en faisant un détour par la Sarre – sa ville et sa campagne. Pourtant, son pied à terre fut surtout la capitale du Troisième Reich. Tel un ethnologue, il laissait à ses interlocuteurs-informateurs, « le temps de s'habituer à [sa] présence insolite » (*Excelsior* : 22/06/1934) ; il passait des coups de fil ; s'entretenait avec amis et connaissances ; rencontrait spécialistes et intellectuels. Il abordait des inconnus dans tous les coins de la ville, sur les chemins des champs ; il alternait dans ses textes de longs échanges avec des bribes de phrases glanées au hasard de ses flâneries. En quête de détails, le journaliste chercha aussi souvent dans les statistiques, les chiffres, une confirmation de ses impressions (*Excelsior* : 21/04/1934) ou un contrepoint aux discours officiels, contrôlés et censurés (*Excelsior* : 26/06/1934). Pour « mesurer l'étendue de la détresse du peuple allemand » (Soupault, 1997 : 103), tous les moyens lui semblèrent bons.

Sa première rencontre avec la foule berlinoise en avril 1932 pour ses enquêtes dans l'hebdomadaire *Vu* et après 9 ans d'absence, le déconcerta. Soupault se souvint dans ses *Mémoires* à quel point il fut pris de court par la confusion générale ambiante. Il se perdit alors dans la ville comme « une mouche prisonnière d'une toile d'araignée » (Soupault, 1997 : 106), sensible au désarroi des Allemands qu'il ne cessera de scruter du premier au dernier de ses reportages. L'Allemagne devint pour lui un « véritable casse-tête » (Soupault, 1997 : 107) qui, voyage après voyage, irait grandissant. Ainsi, écrivit-il dans *Excelsior* le 19 juin 1934 : « J'avais l'impression de me débattre dans un écheveau inextricable, à être entré dans un labyrinthe si compliqué que je désespérais de trouver jamais la sortie ».

Le désespoir des Allemands contaminait le poète qui tentait pourtant d'en percevoir l'origine, d'en déceler les symptômes – ce mot qu'il se plaît à répéter. Pour lui tout prenait « une valeur de symptôme, même l'indifférence et la soumission des masses » notait-il à la fin de son voyage en octobre 1933 ; quelques jours après le retrait du III^e Reich de la Conférence mondiale pour le désarmement à Genève (*Excelsior* : 23/10/1933 dans Morlino, 1987 : 323).

Le grand-reporter prit à tâche d'ausculter la foule ; berlinoise surtout. Qu'en octobre 1933, elle abandonna les cafés, restaurants et cinémas qu'elle appréciait tant, ne présageait rien de bon : pour le poète il s'agissait d'un « symptôme fort impressionnant » du mal allemand (*Excelsior* : 21/10/1933). Ce calme qui avait envahi Berlin les semaines avant les élections législatives, cachait en fait une « Allemagne hitlérienne plus inquiétante, plus fiévreuse, plus tendue » que toutes celles qu'il avait connues auparavant (*Excelsior* : 23/10/1933). Ce silence contrastait avec l'enthousiasme bruyant des foules qu'à plus d'une occasion, il suivit jusque dans les meetings nazis. À Cologne, en mars 1936, il l'observa, hypnotisée, rugir quand passa, non pas « le maître du III^e Reich [...] mais un dieu vivant » (*Excelsior* : 29/03/1936). Le même jour, il la vit, émue, se taire soudainement devant l'apparition d'un détachement de la Reichswehr (*Excelsior* : 29/03/1936). Le journaliste-poète allait à la rencontre de la foule, de toute la foule ; qu'elle soit enthousiaste, inquiète ou indifférente. Parfois il la retrouvait, désorientée après des événements brûlants comme la Nuit des longs couteaux. D'autres fois, il allait prendre sa température sans fait déclencheur. Ainsi se rendit-il en juin 1934 dans plusieurs villes allemandes – Ulm, Munich, Leipzig, Berlin et Hambourg – pour mesurer le « malaise allemand ». En avril 1934, il s'était déjà rendu dans la Sarre, huit mois avant le Plébiscite qui allait décider du futur de la nation, pour tenter de savoir dans quel climat se trouvaient ses habitants.

Sans juger, il observa ce peuple allemand prit dans la tourmente, lui parla et l'écouta. Si le mot désarroi revient dans ses textes, tel un *leitmotiv*, c'est qu'il touchait étudiants, bourgeois, paysans, intellectuels, artisans, chômeurs que le poète interrogea dans ses enquêtes. Peu lui importait qu'ils fussent partisans, sympathisants, opposants du Parti national-socialiste ou spectateurs inquiets des événements qui touchaient le pays : il voulut les écouter tous, les faire parler pour faire entendre aux Français leur mal être. Lors de ses premiers reportages en 1932 pour la revue *Vu*, la jeunesse désœuvrée fut celle qui toucha Soupault et qui le confronta à son ignorance de la situation de l'Allemagne. Lui, le poète révolté à ses vingt ans par la Première guerre mondiale, chercha entre les jeunes Allemands des signes d'insoumission. Il ne trouva que la résignation « d'une jeunesse sans avenir » (*Vu* : 13/04/1932 dans Morlino, 1987 : 291-295). Dans ses articles, comme « Les chômeurs parlent », non seulement il abordait la question du chômage en observant dans Berlin des jeunes sans travail, en les interrogeant sur leur situation ; il apportait aussi des données concrètes sur le chômage dans le pays : ses causes, les différentes politiques menées à terme pour y remédier sans succès, les trois catégories de chômeurs. Son constat fut sans équivoque : « le chômage, dont on parle avec moins de passion et de colère, s'étend comme une ombre immense sur l'Allemagne, tout entière, cette ombre qui domine le destin du peuple allemand » (*Vu* : 13/04/1932, dans Morlino, 1987 : 307). Ce choc premier que le journaliste ressentit en 1932 motiva sans doute l'écriture pour *Excelsior* de différents articles traitant du chômage et de cette jeunesse désoccupée. Clairvoyant quant à l'influence qu'Hitler pouvait avoir sur elle, il s'inquiéta d'autant plus, en se penchant sur le cas des Sections d'Assaut et des Jeunesses hitlériennes. À quelles besognes les préparait-on, se demanda le poète en juin 1934, « non sans une certaine angoisse » (*Excelsior* : 21/06/1934). Si les chômeurs inquiétaient les hommes politiques allemands, malgré l'indifférence qui régnait de l'autre côté du Rhin, les bourgeois aussi étaient sensibles au problème. Alarmés par la misère qui touchait la population, ils voyaient en Hitler une énigme. Quant aux intellectuels, Soupault ne put que s'affliger de la surveillance dont ils faisaient l'objet, de leurs langues liées, de leur activité intellectuelle paralysée et de leur désespoir : « Il semble que le national-socialisme tout-puissant crée une atmosphère où l'esprit étouffe » (*Excelsior* : 24/06/1934). Mais, conclut le poète, « en Hiltérie les intellectuels ont si peu d'importance ! » (*Excelsior* : 24/06/1934). L'amant des villes ne dédaigna pas non plus les habitants de la campagne. Dans la vallée du Danube, les paysans qu'il rencontra, « plus mélancoliques qu'indignés », s'épanchèrent facilement sur leurs conditions de vie pénible et leur sombre vision de l'avenir (*Excelsior* : 22/06/1934). Dans la campagne sarroise d'octobre 1934 où il n'y avait ni croix ni de drapeaux, les paysans se dévoilèrent empreints d'hésitation, comme tout le pays d'ailleurs, quant à leur choix et l'issue du futur Plébiscite (*Excelsior* : 18/04/1934).

La plupart de ceux avec qui le poète dialogua n'ont pas de nom, qu'il s'agisse ou pas d'anonymes rencontrés dans la rue, dans les champs : il garda silence quant à l'identité de ceux qu'il rencontrait en tête-à-tête. À l'occasion, il utilisa une initiale comme pour ce *Doctor G.*, bourgeois berlinois rencontré en 1933, qui baissait « inconsciemment la voix » en s'insurgeant contre « l'absence de liberté de discussion, contre la propagande à outrance, contre les mesures de représailles » (*Excelsior* : 19/10/1933). Rarement, il donna des prénoms, comme ceux assez communs, de ses amis devenus nazis, Kurt et Hermann, protégés par leur ralliement au Parti national-socialiste (*Excelsior* : 18/10/1933). Si l'anonymat des êtres que le poète invite dans ses récits est constant, les lieux des rencontres sont aussi passés sous silence : tout au plus des noms de villes, de quartier encadrent le décor. Dès son premier voyage, il fut témoin de la peur dans laquelle vivaient certains, parfois « obligés à changer de domicile plusieurs fois par semaine » (*Excelsior* : 21/10/1933). Le reporter prit toutes les précautions possibles pour ne mettre en danger aucun de ses interlocuteurs. Ainsi, les dialogues si présents dans ses premiers articles, disparurent-ils au lendemain de la déclaration de Goebbels, quelques jours après la Nuit des longs couteaux. Dans son discours, le ministre de la Propagande prit à partie la presse internationale sur un ton que Soupault ne lui reconnut pas, habitué à l'entendre forcer la voix, se mettant en colère pour rien. Goebbels prononça son discours « lentement, presque tristement » et c'est « presque humblement qu'il se [plaignit] des journalistes » et se dit être « pris de nausée en regardant la presse étrangère » (*Excelsior* : 11/07/1934).

N'oubliant pas son rôle d'informateur, c'est en diverses occasions que le journaliste retranscrivit les discours de membres de Parti nazi. Fin observateur des grandes mises en scènes, il s'attachait aux détails, aux gestes, aux tons

de voix, comme celui « assez faible, beaucoup plus faible qu'on ne s'y attendait » d'Hitler, lorsqu'il prit la parole en public, trois jours après Goebbels (*Excelsior* : 14/07/1934). Soupault assista à la scène à l'Opéra Kroll. Dans cette salle de théâtre à l'atmosphère « étrangement mondaine », il passa en revue les choix vestimentaires des participants, les lieux où étaient placés les dirigeants ; il remarqua l'absence de cérémonie de l'entrée sur scène du chancelier Hitler (*Excelsior* : 11/07/1934). C'est parce qu'il cherchait à comprendre la fascination de nombreux Allemands pour le Parti, qu'il s'attacha à déceler l'effet sur eux de ces discours politiques. Jamais il n'oubliait la foule, il y revenait sans cesse. Les discours, comme les statistiques, les coups de fils, les promenades, étaient ses instruments pour prendre sa température, guettant ses moindres faits et gestes. Ainsi, le poète observa-t-il comment les mots de Goebbels ne firent que renforcer la sensation d'isolement du peuple allemand, et comment ceux du Führer lui firent baisser la tête, plus résigné que jamais (*Excelsior* : 15/07/1934). Et pour Soupault, l'avenir se dessinait chaque jour plus sombre. Après la Nuit des longs couteaux, l'atmosphère ne cessera de s'alourdir et les moments partagés avec les Allemands disparurent de ses récits. Sans cesser de se fondre dans la foule, le grand-reporter continua ses reportages en l'observant, après la purge du Parti.

Lui, qui s'était mis en tête de mesurer le désarroi des Allemands, fut plutôt discret quant à la question juive. L'adoption des Lois de Nuremberg coïncida pourtant avec son étape de journaliste pour *Excelsior*, même s'il ne se trouvait pas en Allemagne à ce moment-là. Il est vrai que la revue, le 16 septembre 1935, publia en tribune un article sur ces « trois lois typiquement nazies ». Toutefois, Soupault ne se référa jamais à la mise en place de cette réglementation et ne fit qu'évoquer les Juifs dans ses articles, sans jamais donner de précisions sur leurs conditions de vie et souvent au détour d'un autre sujet. Ainsi, en octobre 1933, pendant une promenade à Berlin, observa-t-il, sans insister, la présence de « cinq ou six boutiques abandonnées par le commerce juif » (*Excelsior* : 23/10/1933). Dans la Sarre en avril 1934, il constata, optimiste, la méfiance des Juifs du pays envers le Parti national-socialiste sarrois bien que celui-ci eût passé la question juive sous silence dans son manifeste. En juin de la même année, dans l'article « La croix gammée contre la croix chrétienne », lui, surréaliste dans l'âme, fit l'éloge du Cardinal Faulhaber, seul en Allemagne à avoir « osé combattre à haute voix la persécution contre les Juifs » (*Excelsior* : 20/06/1934). Lors de ce même voyage, apprendre qu'afin de pouvoir exercer leur profession, les intellectuels allemands devaient indiquer si leur ascendance était purement aryenne, ne fit que l'inquiéter davantage. Ici, toutefois, s'arrêtent les références aux Juifs dans ses articles pour *Excelsior* ; et ceci, avant même que ne soit adoptées les Lois de Nuremberg. Comme Schneidermann le rappelle :

Au cœur de la pire horreur, il arrive fréquemment que rien ne soit visible à l'œil nu. À partir de 1933, l'horreur est transférée hors champs : dans les quartiers juifs, dans les villes de province, dans les familles des Juifs expropriés, dépouillés de leurs biens, interdits de visa, empêchés du jour au lendemain d'exercer leur profession, et qui ne pouvaient prévenir les correspondants occidentaux qu'au péril de leur vie (2018 : 124).

Le silence du reporter surprend mais l'observateur des foules n'eût sans doute que peu l'occasion de rencontrer des contestataires juifs, les voix se haussant plus à l'extérieur qu'à l'intérieur du pays, comme il le remarqua en parlant des Juifs de la Sarre : « Il existe une pression très forte et qu'on ne saurait négliger, c'est celle qu'exercent par leurs protestations les exilés qui se sont réfugiés en France, en Tchécoslovaquie et en Hollande » (*Excelsior* : 21/04/1934).

Mais Soupault fut-il plus muet qu'aveugle ? S'il négligea le sujet dans *Excelsior*, ce ne fut certainement pas par indifférence. Dans le *Journal de Rouen*, en juillet 1934, il n'hésita pas à parler ouvertement de la situation des Juifs dans l'enquête de neuf épisodes, intitulée : « Où va l'Allemagne ? ». Ainsi, dans l'article du 12 juillet, « Le commerce et les Juifs », la ville de Leipzig lui servit de trampoline pour rappeler que la question restait à l'ordre du jour dans un pays « où l'antisémitisme continue à sévir avec brutalité » (*Journal de Rouen*, 12/07/1934). Il s'indigna de la dureté de la réglementation qui touchait les Juifs : « On n'en finirait point s'il fallait énumérer les nombreuses vexations auxquelles les Juifs sont soumis », alors que les Lois de Nuremberg n'étaient pas même promulguées (*Journal de Rouen*, 12/07/1934). Dans le *Journal de Rouen*, sa prise de position fut sans équivoque. Son silence sur la question dans *Excelsior*, répondrait-il au parti pris éditorial d'un journal « mondain de droite » ? Les relations entre le journaliste et la direction d'*Excelsior* se tendirent jusqu'à un point de non-retour, lorsque la Guerre d'Espagne éclata en juillet 1936.

En mars 1936, il signa ses trois derniers articles sur l'Allemagne pour *Excelsior*, trois articles sombres et angoissants. À son arrivée, le 29 mars, juste avant le Plébiscite qui allait donner 98,80% des suffrages à Hitler, il assista au meeting du Chancelier à Cologne où il découvrit un peuple définitivement sous le charme et l'emprise du Führer :

Tandis que je me promène sur les rives de cette mer humaine, je comprends que les mots que j'employais à Paris, il y a quelques heures, à Paris si proche et que je viens à peine de quitter, n'ont plus le même sens. Ce n'est pas de l'enthousiasme qui anime cette foule, mais une sorte d'enivrement. Ce n'est pas un discours politique que va prononcer ce soir le Führer, mais une incantation [...] j'assiste à une gigantesque entreprise de suggestion et d'hypnotisme de masses (*Excelsior* : 19/03/1936).

Le poète perçut l'ampleur de la tragédie qui s'annonçait et l'impossibilité de communiquer avec cette foule enivré. Même si ses premières enquêtes furent plus dialoguées, son premier voyage en 1933 laissait déjà percevoir un malaise de communication. Sa promenade avec son ami Hermann qui « saluait toutes les cinq minutes en levant le bras et criant : 'Heil Hitler !' » était encore teintée d'une note d'humour du narrateur qui ajoutait que c'était tout de même « un peu gênant pour suivre une conversation » ; mais, déjà, Soupault ne reconnaissait plus « ce camarade qui se passionnait pour tout ce qui se passait dans le monde, toujours averti de la dernière mode de Paris, de Londres

ou d'Hollywood » (*Excelsior* : 18/10/1933). Au lendemain du rétablissement du service obligatoire qui impacta l'opinion publique internationale, il souligna ce point de non-retour qui rendait alors difficiles les échanges : « Les Berlinoises ne s'imaginent pas, puisqu'ils vivent dans une atmosphère de vase clos, que l'on ne comprend pas leur mentalité et que leur exaltation soit inquiétante pour ceux qui ne la partagent pas et ne peuvent pas la partager » (*Excelsior* : 23/03/1935). Les différences entre les deux peuples s'exacerbaient à nouveau, même si elles prenaient d'autres teintes. La frontière entre Soupault et la foule devint de plus en plus opaque, les capacités du poète à lire en elle faiblirent au point de douter de son aptitude à savoir l'interpréter. « Il faudrait tout traduire ainsi, et encore aurait-on des chances de s'exprimer à contresens et des créer des malentendus » (*Excelsior* : 29/03/1936) dit-il en contemplant la foule hypnotisée, attendant son Führer.

Mais le désarroi du reporter naissait aussi du terrible constat de l'abdication d'un peuple. Lui, le poète de la Révolution surréaliste ne cessa de chercher à chacun de ses reportages des signes de révolte chez les ouvriers, les paysans, les bourgeois et les intellectuels. Ainsi nota-t-il en juin 1934 que « sourdement, une opposition contre les SA s'est formée » (*Excelsior* : 21/06/1934). Il se réjouit aussi d'observer que ses « confrères » n'avaient pas perdu leur curiosité et ne craignaient pas de parler imprudemment en sa présence. Dans ce dossier de sept articles, intitulé *Le Malaise allemand*, il parcourut l'Allemagne en espérant trouver la moindre étincelle de révolte, fruit du désespoir. Il guettait le moindre indice, le moindre désir d'insurrection, de résistance. A Berlin, cet été-là, il crut percevoir, « à des signes évidents [...] dans certaines couches de la population des ferments non encore de révolte, mais déjà de mauvaise humeur » (*Excelsior* : 25/06/1934). Les quartiers des ouvriers moins chargés de drapeaux lui redonnèrent un peu d'espoir. Mais il conclut quand même le dossier en affirmant que les Allemands songeaient rarement à se révolter. Et cette question le poursuivit douloureusement en voyant « ce peuple qui n'[avait] pas la force de se révolter, de s'indigner, ni même de vouloir » (*Excelsior* : 15/07/1934). Plus la soumission de peuple allemand s'affirmait, moins Soupault parvenait à s'identifier à lui. Les derniers textes écrits en mars 1936 sont le témoignage d'un peuple ayant abdicé, dans une indifférence tragique. Il observa les Berlinoises aller voter pour les onzièmes élections fédérales allemandes « sans enthousiasme », « patiemment » et ajoutait : « Ils semblaient se rendre à une sorte de temple afin d'y verser une offrande. [...] Soixante-sept millions d'Allemands obéissent aveuglément à un seul homme divinisé. Personne ne peut lui résister... Du moins en Allemagne » (*Excelsior* : 30/03/1936).

Sa lucidité fut mise à dure épreuve : un monde d'aveugles l'entourait de tous côtés. Alors, sous la plume du poète, la foule prit la forme de masse, « une masse de citoyens allemands » (*Excelsior* : 30/03/1936). En mêlant, dans ces premiers écrits, foule et individus à qui il donnait la parole, Soupault humanisait le peuple allemand, lui donnait des identités diverses et des formes nuancées, malgré l'anonymat. La foule berlinoise se transformait selon les quartiers, les classes sociales. Elle avait encore ses propres couleurs dans la Sarre ou à Hambourg. Mais, plus les mois passèrent, plus elle prit une forme unitaire : elle devint un tout auquel il ne parvenait plus à s'identifier. « Il y a dans la masse une homogénéité, une densité que la foule n'a pas » écrit Françoise Coblence (2011 : 29). Cette foule était devenue la même à Cologne ou à Berlin. Même le désarroi des Allemands qui l'avait tant inquiété et dont il constata la prégnance dans un vaste échantillon de la société disparut de ses textes pour laisser place à cette population soumise et hypnotisée. « Maintenant, me disait-on, notre Führer est guéri », (*Excelsior* : 24/03/1935), ce « on » de 1935 que l'écrivain mit entre guillemets annonçait sa déchirure avec ce peuple, qui s'était densifié et n'avait d'yeux que pour son chef. « Aux yeux des multitudes atomisées, des individus isolés défaits en masse, écrit Moscovici, le meneur est la masse faite individu. Il lui donne son nom, son visage et sa volonté active » (*L'Âge des foules*, 1981 : 17). Effacés par leur leader, les Allemands devinrent d'autant plus invisibles. Soupault, difficilement, pouvait s'identifier à ce peuple allemand au sein duquel enfants et vieillards se mêlaient en une même ferveur, « une tension surhumaine » (*Excelsior* : 29/03/1936). Toutefois, comme cette masse, il sembla s'incliner devant la destinée. « Advienne que pourra !... », finit-il par s'exclamer en 1936 alors que le mot paix hante le dernier paragraphe que le poète écrit sur l'Allemagne, inquiet de sa fragilité. Il comprit que cette masse suivrait le Führer sans même rechigner. Il ne fut pas le seul, ses amis de la revue *Europe* partagèrent son angoisse, mais la direction d'*Excelsior* lui reprocha son pessimisme. Il était devenu trop lucide pour le journal qui ne mesura pas à quel point il était un témoin averti d'années décisives durant lesquelles le peuple allemand bascula vers ces 98,80% des suffrages. La direction d'*Excelsior* ne l'envoya plus en Allemagne et la guerre d'Espagne finit par exacerber les relations avec la revue. Après des débuts remarquables à la radio, il accepta deux ans plus tard un poste pour diriger Radio-Tunis, à la demande de Léon Blum dans le but de contrecarrer la propagande fasciste. Il s'éloigna de la forêt noire et continua à faire son métier de journaliste qui lui permettait de voir de près « les foyers des incendies qui couvaient en Europe et d'en mesurer l'étendue » (Soupault, 1997 : 129) au risque de sa liberté et de sa vie.

La défaite française de 1940 le surprit à Tunis et fit de lui un suspect de Vichy. Le Gouvernement l'accusa, sans procès, de haute trahison pour son travail à Radio-Tunis. Emprisonné six mois et une fois libéré, il témoigna de son vécu de prisonnier dans *Le Temps des assassins. Histoire du détenu 1234*, publié au lendemain de la guerre. En découvrant les atrocités des camps de concentration, le poète prit toutefois conscience de l'insignifiance de son expérience de captivité et refusa de publier à nouveau ce témoignage⁶.

Philippe Soupault dans ses enquêtes en Allemagne pendant les années 30, désireux de se détacher de l'indifférence des Français et de la presse hexagonale tout comme des images préconçues du peuple allemand en vogue à l'époque, se fit « le représentant des masses qui ne peuvent s'exprimer », à l'image du « vieil Hugo », celui des *Châtiments* (Soupault, 1935 : 169). A une époque où les circonstances obligeaient à la révolte, il fit de son mieux

⁶ En 2015, Gallimard a publié à nouveau *Le Temps des assassins*.

son métier de reporter, en tentant de rester « Clairvoyant, impartial, libre et dynamique » (Soupault, 1997 : 118). S'il chercha dans un premier temps à pénétrer le désarroi qui touchait le peuple d'Outre-Rhin tout en traquant chez lui quelconque signe de révolte, le poète se rendit peu à peu à l'évidence : le peuple allemand avait abdiqué. Pour préserver la sécurité de ses interlocuteurs et parce que le gouvernement du Troisième Reich, dès juillet 1934, tenait les rênes de la presse étrangère, la voix des Allemands disparurent de ses articles tandis que la foule qu'il n'avait cessé d'observer prit irrémédiablement la forme d'une masse homogène, soumise à son leader. Malgré l'aigreur de ses observations en Allemagne qui lui firent perdre espoir, il ne voulut pas se taire. Révolté par l'indifférence égoïste et l'incapacité des penseurs et artistes à « établir un contact entre leurs œuvres et les masses qui supportent le joug imbécile des dictateurs » (Soupault, 1935 : 167), le 15 juin 1935 dans un article pour la revue *Europe*, il poussa écrivains, artistes et intellectuels à prendre exemple sur le poète des *Châtiments* car, désespéré, il les voyait rester « muets devant les plus incroyables scandales » (Soupault, 1935 : 168). Aucune étincelle de révolte ne jaillissait de leurs yeux, pas plus que de ceux du peuple allemand. Malgré tout, Soupault prit le parti de continuer à parler, à se révolter. Relire aujourd'hui ces articles oubliés sur l'Allemagne, c'est voir à quel point le poète était lucide et son pessimisme justifié.

Références bibliographiques

- Alaux, J.-P., (2013) « Visibilité/Invisibilité : quels enjeux ? » in *Figures de l'étranger, quelles représentations ?*, Gisti, penser l'immigration autrement [En ligne]. Disponible sur : http://www.gisti.org/publication_som.php?id_article=3061 [Dernier accès le 23 juin 2022].
- Baudelaire, Ch., (2010) *Le Peintre de la vie moderne*. Paris, Fayard.
- Boucharenc, M., (2004) *L'écrivain-reporter au cœur des années trente*. Lille, Presses Universitaires du Septentrion.
- Boucharenc, M., (2005) « Soupault à Excelsior : du roman au reportage » in Boucharenc, M. (dir.), *L'Universel reportage*. Lausanne, Mélusine, XXV, L'âge d'homme, pp. 163-181.
- Coblence, F., (2011) « Foules, masses, processus de civilisation » in *Revue Libres cahiers pour la psychanalyse* [En ligne]. Vol. 24, n°2, pp. 23-41. DOI : <https://doi.org/10.3917/lcpp.024.0023> [Dernier accès le 20 mai 2022].
- Collomb, M., (1999) « Philippe Soupault et l'Allemagne » in Boucharenc, M. & C. Leroy, (dir.), *Présence de Philippe Soupault*. Caen, Presses Universitaires de Caen, pp. 173-185.
- Honneth, A., (2004) « Visibilité et invisibilité. Sur l'épistémologie de la 'reconnaissance' » in *Revue du MAUSS* [En ligne]. Vol. 23, n°1, pp. 137-151. DOI : <https://doi.org/10.3917/rdm.023.0137> [Dernier accès le 23 juin 2022].
- Hörling, H., (1976) « L'opinion française face à l'avènement d'Hitler au pouvoir (1933-1935) » in *Francia* [En ligne]. Institut historique allemand, Vol 4, pp. 584-718. Disponible sur : <https://journals.ub.uni-heidelberg.de/index.php/fr/article/view/48650/42374> [Dernier accès le 20 mai 2022].
- Lachenal, L., (1997) *Philippe Soupault. Chronologie*. Paris, Lachenal & Ritter.
- Martin, M., (2007) « Le voyage du grand reporter, de la fin du XIX^e siècle aux années 1930 » in *Le Temps des médias* [En ligne]. Vol. 8, n°1, pp. 118-129. Disponible sur : <https://doi.org/10.3917/tdm.008.0118> [Dernier accès le 21 mai 2022].
- Morlino, B., (1987) *Philippe Soupault. Qui êtes-vous ?* Lyon, La Manufacture.
- Moscovici, S., (1985) *L'Âge des foules*. Bruxelles, Les Éditions complexe, Coll. Historique.
- Mousli, B., (2010) *Philippe Soupault*. Paris, Flammarion, Coll. Grandes biographies.
- Schneidermann, D., (2018) *Berlin, 1933 – La presse internationale face à Hitler*. Paris, Seuil.
- Schor, R., (1985) *L'Opinion française et les étrangers, 1919-1939*. Paris, Publications de la Sorbonne.
- Soupault, P., (1935) « Depuis *Les Châtiments* » in *Revue Europe* [En ligne]. Vol. 150, pp. 164-170. Disponible sur : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54283142/f188.item> [Dernier accès le 23 juin 2022].
- Soupault, P., (1973) *Poèmes et poésies*. Paris, Grasset, Les Cahiers rouges.
- Soupault, P., (1986) *Histoire d'un blanc*. Paris, Lachenal & Ritter.
- Soupault, P., (1997) *Mémoires de l'oubli 1927-1933*. Paris, Lachenal & Ritter.
- Soupault, P., (2015) *Le Temps des assassins*. Paris, Gallimard, Coll. L'Imaginaire.
- Tardy, J.-N., (2007) « Visibilité, invisibilité. Voir, faire voir, dissimuler » in *Hypothèses* [En ligne]. Vol. 10, n°1, pp. 15-24. Disponible sur : <https://doi.org/10.3917/hyp.061.0015> [Dernier accès le 23 juin 2022].